

Espaces et géographie :

le monde des Romains en 73 ap. J.-C.

Noëlle Géroudet

À un monde romain centré autour de la Méditerranée a succédé un vaste espace plus continental, ouvert sur les Océans et des mondes extérieurs. Le temps était venu d'en faire un inventaire, en le mesurant, en le précisant, en le décrivant, en le représentant.

Un monde élargi, « fini »

L'extension de l'empire est spectaculaire sous Auguste. Elle répond à une nécessité : « finir » l'empire, lui donner une plus grande cohésion territoriale. Elle permet de faire de l'empereur victorieux l'instrument de la providence divine (*Énéide*, I, 278)¹ en faisant coïncider le monde romain avec l'ensemble des terres habitées. Elle le pose en digne successeur d'Alexandre. Cette action est soulignée à plusieurs reprises dans les *Res Gestae*², mais particulièrement aux chapitres 25-32, annoncée par la formule dès la deuxième ligne de l'inscription ...*orbem terrarum imperio populi romani subiecit* « il a soumis le monde entier à l'Empire du peuple romain ». Plus d'une soixantaine de noms de régions, de peuples, de fleuves, de villes sont énumérés dans ces sept courts chapitres qui dessinent les contours du monde romain. Auguste commence la récapitulation par l'Occident et l'Océan, de Gadès à l'Elbe.

Extension vers l'ouest et le nord-ouest

Si les Méditerranéens ont maîtrisé rapidement la navigation sur leur mer, il n'en fut pas de même au-delà des colonnes d'Hercule, sur l'Océan. Des raisons techniques l'expliquent auxquelles il faut ajouter les actions des Phéniciens, des Carthaginois qui tentent assez vite l'aventure, poussés par le besoin en étain, en métaux, attirés par la richesse de Tartessos et des îles Cassitérides³. Ils cherchent à conserver jalousement le secret de ces routes lucratives en diffusant des légendes effrayantes de monstres marins, de brouillards impénétrables, de hauts fonds, de champs d'algues retenant les bateaux et par des actions tout à fait concrètes de sabordage, échouage voire torpillage⁴ lorsqu'ils sont suivis. Ces fables, ces

1 « Je n'assigne de borne ni à leur puissance, ni à leur durée : je leur ai donné un empire sans fin... Junon protégera comme moi le peuple qui portera la toge, les Romains maîtres du monde. Telle est ma volonté ».

2 *Res Gestae Divi Augusti. Hauts faits du divin Auguste*, texte établi et traduit par J. Scheid, Paris, les Belles Lettres, 2007.

3 *Kassiteros* signifie étain en grec. Ces îles apparaissent au V^e s. dans la littérature grecque.

4 Strabon, III, 5, 11 ; Strabon, XVII, 1, 19.

anecdotes renforcent le caractère mythique de l'Océan⁵. Considéré depuis Homère comme un grand fleuve qui entoure la terre, il est tenu pour la source de toutes choses. Avec le progrès des explorations et de la réflexion théorique, l'Océan perd son unité, devient « atlantique », « septentrional », « éthiopique », « indien ». En ce qui concerne les connaissances dans ces confins, les Romains sont encore largement tributaires de Pythéas de Marseille⁶ qui vers 330 av. J.-C. franchit le détroit de Gibraltar pour parvenir à Thulé⁷. L'œuvre d'Auguste consiste à terminer la pacification de la péninsule ibérique dans les territoires montagneux des Cantabres et des Astures de 26 à 19 av. J.-C., de la Gaule entre 27 et 25 av. J.-C. (Morins, Trévires, Aquitains). Auguste souhaite étendre les possessions romaines au nord, en particulier au long de l'Océan sans doute, pour atteindre « les portes de la Caspienne ». En effet, les Anciens sont persuadés qu'il existe, au nord, des colonnes d'Hercule de la Caspienne. Ils se fondent sur l'expédition d'un amiral de Séleucos 1^{er} qui aurait démontré que la mer Caspienne ouvrait sur l'Océan septentrional⁸. Se conjuguent ici l'idée de la continuité de l'océan et celle de l'achèvement de l'empire ainsi que l'ambition d'accomplir en Occident l'équivalent de ce qu'Alexandre a réalisé en Orient.

De 12 à 9 av. J.-C. commence véritablement l'histoire de la Germanie romaine, même si quelques postes militaires remontent aux années 16-15. Auguste souhaite conquérir les territoires au-delà du Rhin, entre ce fleuve et l'Elbe afin de mieux garantir la sécurité des Gaules. Il charge son beau-fils Drusus de cette entreprise. Deux opérations distinctes semblent être mentionnées. D'une part, des opérations militaires terrestres en direction de l'Elbe par les vallées de la Lippe et du Main à partir des territoires tongre et ubien. La Weser et l'Elbe sont atteintes une première fois par Drusus en 9, une seconde fois par C. Domitius Ahenobarbus entre 6 et 1 av. J.-C. Elles s'accompagnent d'opérations navales en mer du Nord. D'autre part, une expédition navale sur les côtes de Frise et de Germanie à but plus scientifique. L'expédition serait partie de l'embouchure du Rhin pour se heurter au promontoire des Cimbres (le Jutland). Qui dirigeait cette expédition ? Drusus l'aîné, entre 12 et 9 av. J.-C. ? Tibère en 5 ap. J.-C. ? Le désastre de Varus, en 9, et la perte de trois légions contraignent l'empereur à se retrancher sur la rive gauche du Rhin. Germanicus, le fils de Drusus, gagne son surnom dans des opérations qui lui permettent de récupérer des enseignes mais la Germanie n'est pas conquise et la côte nord de l'Europe reste considérée comme entièrement bordée par l'Océan septentrional ; la Baltique n'est pas appréhendée comme une mer intracontinentale ; le Jutland, la Scandinavie sont considérées comme des îles.

Par delà l'Océan : la Bretagne

César en 55 et 54 av. J.-C. envahit l'île mais sa tentative reste sans lendemain, ce qui n'empêche pas les contacts commerciaux entre la Bretagne et les ports de la Gaule dont témoigne l'archéologie. Des amphores ont été mises au jour et on a retrouvé des objets romains de luxe dans les tombes des chefs. Le Dorset apparaît

⁵ Tacite, *Germanie*, 1-3 ; 34.

⁶ Un Carthaginois Himilcon, au VI^e s. av. J.-C., serait parvenu aux îles Cassitérides. On restreint de plus en plus son point d'aboutissement : il n'aurait pas dépassé l'extrémité occidentale de la péninsule ibérique et ne serait donc pas parvenu en Cornouaille.

⁷ Norvège ? Islande ? Archipel des Féroë ⁶²LN ?

⁸ Pline, *HN*, II, 170 ; Tacite, *Germanie*, 34.

⁹ Velleius Paterculus, II, 106 l'attribue à Tibère César.

déjà comme un centre important du commerce du fer, de l'étain, du cuivre et de l'argent avant l'invasion de Claude.

Caligula, au printemps 40, caresse le projet de renouveler l'expérience. Il campe à Gesoriacum (Boulogne sur Mer) et se contente de faire ramasser des coquillages à ses soldats sur les rivages de la mer du Nord. La conquête de la Bretagne par Claude, en 43, paraît plus idéologique : il renoue avec de vastes desseins, il est allé au-delà de l'Océan, plus loin qu'Auguste et a dû vaincre les réticences des soldats qui ne veulent pas franchir les limites du monde connu et se mutinent. Conquête pour renforcer son pouvoir politique, pour protéger les intérêts commerciaux ? Toujours est-il que trois ou quatre ans après leur arrivée, les Romains exploitent les mines de plomb des Mendips, et plus tard celles qui sont situées dans les Pennines. Il faut attendre 83 ou 84 pour qu'Agriola fasse faire le tour de la Bretagne par la flotte, en prouve l'insularité et en détermine les mesures¹⁰. La connaissance du monde occidental se précise, mais la jonction n'est pas réalisée avec les côtes de la Baltique.

L'incursion sur les rivages de la Baltique

Elle n'a pas lieu à partir de l'Océan septentrional, mais par les « routes de l'ambre », voies terrestres à travers l'Europe continentale qui aboutissent par l'intermédiaire de nombreuses étapes et intermédiaires au nord de l'embouchure du Pô, à Aquilée. L'ambre jaune est une résine fossile exsudée par les pins de l'oligocène il y a 50 millions d'années environ¹¹. Sa couleur miel, ses propriétés électrostatiques, la présence éventuelle d'insectes ou de végétaux prisonniers à l'intérieur attirent les hommes qui en font des objets de parure. Nommé *electrum* par les Grecs, *electrum* ou succin par les Romains, *glesum* par les Estes, elle est considérée comme un minéral jusqu'à ce que Pline en affirme la nature végétale. Elle est à l'origine de nombreuses légendes : ce seraient les larmes des Héliades, transformées en peupliers après que leur frère eut été foudroyé par Zeus et fut tombé dans l'Eridan, le Pô. Le commerce de l'ambre connut une très grande ampleur depuis la préhistoire et le développement du luxe entraîne une nouvelle demande.

Sous Néron, une expédition est envoyée officiellement par le prince. (Pline, *HN* 37, 43 et 45). « *L'ambre est apporté par les Germains principalement dans la province de Pannonie, d'où les Vénètes...ont été les premiers à le faire connaître... Quelque 600 milles séparent Carnuntum en Pannonie du rivage de Germanie d'où on l'importe ; cela n'est bien connu que depuis peu et encore vivant est le chevalier romain qui fut envoyé pour s'en procurer par Julianus, chargé des jeux de gladiateurs par Néron...*

L'officier part de Carnuntum (en amont de Bratislava) en Pannonie, au confluent de la Morava et du Danube et parcourt 600 milles romains soit environ 890 km pour parvenir à l'embouchure de la Vistule¹². On ne connaît pas son itinéraire. Deux possibilités s'offrent à lui. Soit emprunter un itinéraire occidental, par la Bohême, la Bavière, pour parvenir dans la baie de Poméranie. Soit, comme il part de Carnuntum, et que son itinéraire est assez court, emprunter une voie plus

¹⁰ Tacite, *Agricola*, 38

¹¹ Les analyses chimiques montrent qu'à l'époque romaine l'ambre provient des côtes de la Baltique.

¹² La Vistule est mentionnée pour la première fois chez Pomponius Mela, III, 33 et Pline, IV, 81. Scandinavie : Mela III, 54 ; Pline, IV, 96. Les Orcades : Mela, III, 54.

orientale : la vallée de la Morava jusqu'aux portes de la Moravie, puis la vallée de la Prosna et rejoindre la vallée de la Vistule dans la région de Torun, pour parvenir à son embouchure. On peut penser que cette dernière hypothèse est la bonne, compte tenu de la bonne entente d'alors avec le roi des Quades dont le royaume s'étendait sur la Moravie, le royaume des Marcomans connaissant un effacement relatif au profit des Quades.

Des trouvailles archéologiques nombreuses jalonnent ces voies : l'ambre bien sûr, mais aussi des monnaies romaines, de nombreux produits romains dont l'importance ne fait que grandir à partir des Flaviens. On voit donc l'importance des échanges avec la Germanie orientale (Kolendo, 1981). Comme le remarque J. Desanges (Mollat, 1988), cette partie de la Germanie qui échappe politiquement à Rome se trouve paradoxalement plus irriguée par les produits romains, la culture matérielle romaine que celle qui est directement au contact des Romains.

Les navigations océaniques le long des rivages africains

Aux conditions déjà spécifiques et périlleuses sur l'Océan, s'ajoutent les difficultés liées à la latitude : largement sahariennes, les côtes sont inhospitalières. Le régime des vents, de direction presque toujours méridionale rend plus difficile une remontée des navires. Les textes des expéditions maritimes sont rares et sujets à discussion (Desanges 1978)¹³. Citons pour mémoire le périple des marins Phéniciens de Néchao (610-595) qui, partis de la mer Rouge, seraient revenus par les colonnes d'Hercule (Hérodote, IV, 42) ; le périple du Carthaginois Hannon, entre le VI^e et le IV^e s. Ils posent de nombreux problèmes (Pline, V, 8). Les périple d'Euthymène, de Scylax appartiennent largement à ces récits imprécis, qui mêlent conceptions traditionnelles et erronées de la géographie, fantastique et fantasmes.

Les Romains profitent de la campagne de Scipion Émilien et de la chute de Carthage pour envoyer une mission de reconnaissance confiée à Polybe. Pline qui la relate permet, malgré ses imprécisions et ses erreurs, d'avoir le récit le plus précis sur les navigations océaniques africaines. Polybe a pu atteindre le cap Juby. La provincialisation de la Maurétanie Tingitane sous Claude ne semble pas avoir entraîné de progrès des connaissances au delà du sud marocain, mais sans doute une plus grande familiarité avec les îles Canaries.

Les pistes sahariennes

Les Romains s'implantent en Afrique depuis la chute de Carthage, en 146 av. J.-C. César ajoute l'*Africa Nova* (la Numidie pour l'essentiel), puis entre 43 et 45, Claude transforme en deux provinces la Maurétanie, après qu'en 40 Caligula eut fait assassiner Ptolémée, son dernier roi, pourtant « ami et allié » du peuple romain. Si d'ouest en est, le rivage est romain, l'intérieur des terres échappe largement à Rome. Tous les géographes antiques soulignent d'ailleurs l'opposition entre un ruban côtier humanisé et les *solitudines*, les étendues désertiques que Pline évoque aussi par l'expression *per Africae sitientia*, « à travers les pays de la soif » (Pline, 31, 78). Le Sahara n'est pas reconnu comme une entité. La connaissance progresse grâce à plusieurs expéditions : en 21 ou 20 av. J.-C. Cornelius Balbus, proconsul d'Afrique atteint le Fezzan. Il part de Tripoli, conquiert Cidamus (Ghadamès), traverse ou contourne la Hamada el Hamra pour parvenir à Garama (Zinchebra ou Djerma). La latitude connue jusque là était évaluée à 300 km environ. Cette

expédition l'étend à 1350 km¹⁴. En 70 (?), Valerius Festus, légat de la *Tertia Augusta*, doit régler un différend qui oppose Oea et Lepcis. Oea demande l'appui des Garamantes. L'armée les poursuit et découvre leur voie d'accès plus rapide à travers leur pays, vers les Éthiopiens : *On a découvert un raccourci de 4 journées ; c'est le chemin que l'on nomme Praeter Caput saxi* ¹⁵. Ce raccourci serait la piste qui à partir de Gariane, franchit la Hamada pour déboucher à Édri. Enfin, citons deux expéditions exceptionnelles mais légèrement postérieures aux limites chronologiques imposées, celle de Septimius Flaccus et celle de Julius Maternus qui atteignent le pays des rhinocéros. Ces voyages lointains restent des exceptions, et n'ont pas donné lieu à l'établissement de rapports réguliers.

À l'ouest, au sud de la Maurétanie, C. Suetonius Paulinus, peu après l'annexion, dépasse l'Atlas occidental¹⁶. J. Desanges n'exclut pas qu'il ait pu atteindre l'oued Guir par la haute vallée du Sebou, de la Moulouya et le Tizi n'Talghment. Le légat en rapporte une narration que Pline utilise.

Égypte et Éthiopie

La piètre connaissance de la partie occidentale de l'Afrique et surtout de son intérieur contraste quelque peu avec celle, plus poussée, de la partie orientale en particulier l'Égypte et l'Éthiopie. Ces contrées, pour les Anciens, appartiennent à l'Asie. La séparation des continents s'effectue traditionnellement par le moyen des fleuves : le Tanaïs (le Don) sépare l'Europe de l'Asie, le Nil, l'Asie de l'Afrique... ce qui ne va pas sans confusion ni difficultés ! L'Égypte est annexée en août 30 av. J.-C. après la prise d'Alexandrie qui suit d'une année la défaite de Cléopâtre et d'Antoine à Actium. Les Romains ne s'aventurent guère au delà d'une centaine de kilomètres de Syène (Assouan). L'Éthiopie est le pays qui se trouve au sud de l'Égypte, d'Assouan à Khartoum, de la 1^{ère} à la 6^{ème} de ce qu'il est convenu d'appeler les cataractes. Étymologiquement pays des « visages brûlés », il est riverain du Nil. Mais le mot peut recevoir un sens plus large et désigner toutes les terres du sud du continent africain connu de l'époque. Il jouit d'une réputation de richesses (or, ivoire, ébène, pierres semi-précieuses, animaux sauvages, esclaves¹⁷). Les deux pays entretiennent des relations économiques et politiques fort anciennes ; les Romains prennent là encore la suite des pharaons et des souverains lagides. Le préfet d'Égypte C. Petronius succède en -24 à Aelius Gallus ; il conduit une expédition entre 24 et 22 contre la reine d'Éthiopie (la Candace) qui avait occupé Syène, Eléphantine et Philae, profitant des difficultés des Romains dans leur tentative de contrôler le détroit de Bab el Mandeb (Pline VI, 181-182). Mais il n'y a pas de suite à la destruction de Napata (4^{ème} cataracte à 300 km en aval de Méroé). Après une vaine tentative de reprendre du terrain, les Éthiopiens envoient une ambassade à Auguste et négocient la paix.

Il faut attendre Néron pour retrouver les Romains plus au sud. Pline signale une intervention de l'empereur en Éthiopie pour conduire une guerre. À cette fin, il

¹⁴ Pline, V, 36 ; Tacite, *Histoires*, IV, 50

¹⁵ Pline, V, 38 : « Par la crête du roc » : les Arabes appelle cet endroit « terîq ala Râs el Hamâda », ce qui est l'exact correspondant de l'expression latine.

¹⁶ Pline, V, 14-15 à comparer avec Pline, V, 6-7.

¹⁷ Kazimierz Michalowski, *L'art de l'Égypte*, Citadelles&Mazenod, 1994, p. 221, n°130, gens du sud portant leur tribut à Touthankhamon (tombe de Houy) voir aussi p. 112-113. Tombe de Rhekhmirê vers 1435, p. 84 de l'empire des conquérants. L'image du Noir, p. 48-62

aurait envoyé une troupe de prétoriens¹⁸. Sénèque évoque deux centurions partis, sur ordre de Néron, à la recherche des sources du Nil et insiste sur l'aspect scientifique de leur reconnaissance¹⁹. Dion Cassius²⁰ suggère un simple projet de l'empereur pour naviguer vers l'Éthiopie et les portes de la Caspienne avant de se rendre en Grèce. Faut-il imaginer deux expéditions car les deux premiers témoignages sont apparemment contradictoires ? L'une militaire, l'autre scientifique ? On peut en faire l'économie et penser qu'une seule expédition a eu lieu vers 62-63. Elle aboutit à un rapport officiel comportant un relevé de noms de villes et de distances, de descriptions de paysages, d'espèces végétales et animales et à l'établissement d'une carte²¹. Comme en Germanie, il n'y a pas d'installation romaine mais l'influence est certaine. Les fouilles des grands centres méroïtiques attestent des contacts commerciaux : amphores de vin, d'huile d'olives, céramique, verrerie, instruments de musique ! Plus tard, les élites éthiopiennes se vêtiront à la romaine. En sens inverse, l'influence de l'Égypte sur Rome n'est plus à démontrer. On peut penser que le monde noir est présent avec les esclaves portant le nom de leur origine géographique, l'importation d'ivoire, d'ébène. Ces quelques *realia* ne suffisent pas à dissiper la réputation de mystères, de *mirabilia*, de monstres provenant de cette contrée lointaine.

Auguste évoque en même temps que l'Éthiopie, les opérations en Arabie Heureuse. La région produit de la myrrhe, de l'encens et reçoit la cannelle de Taprobane (Sri Lanka) ; le commerce est aux mains des Nabatéens, Gerrhéens, des Minéens et Sabéens et connaît une grande expansion. Les Romains souhaitent contrôler le commerce en mer Rouge, sur les rives de laquelle les Lagides avaient installé nombre d'escales. Ils entendent avoir la maîtrise du détroit et capter à leur profit les relations avec l'Orient²² qui s'étaient développées par voie maritime depuis qu'Eudoxe de Cyzique vers la fin du II^e s. av. J.-C. eut appris à utiliser le mécanisme de la mousson pour se rendre en Inde : partir au début de l'été, du Cap Gardafui pour profiter de la mousson du sud-ouest et revenir à la fin de l'automne ou au début de l'hiver. La campagne d'Aelius Gallus qui, en 25-24 av. J.-C., dirige l'expédition est désastreuse tant sur mer que sur terre. Le siège de Mariba (Yémen actuel) dut être abandonné en raison de l'état des troupes. Strabon invoque le manque d'eau devant Marsiaban, à 2 jours de marche du centre de production de l'encens. Caius César, en 1, mène une campagne contre les Arabes Nabatéens et les riverains de la Mer Rouge ; il fait sauter le verrou d'Aden. Ces échecs relatifs n'empêchent pas le développement du commerce avec l'Orient. Strabon (XVII, 1, 45) évoque 120 navires qui mettent la voile depuis Myos Hormos à destination de l'Inde : c'est six fois plus qu'avant l'occupation romaine. Sous Claude, un heureux hasard fait arriver des marins directement à Ceylan qui envoie quatre ambassadeurs à l'empereur. Ces décennies du I^{er} siècle marquent une étape capitale dans le développement des relations avec l'Inde. On peut penser que, dès la fin du règne d'Auguste, des navires romains atteignent la péninsule indienne directement car les vestiges archéologiques se multiplient sur la côte occidentale de l'Inde : on y

18 Pline, XII,19 ; VI, 181, 184-186

19 QN, VI, 8, 3-4

20 Epit. 63, 8, 1

21 p.

22 Strabon, XVI, 4, 22

retrouve de la céramique d'Arezzo. Il était aussi possible de gagner l'Inde par voie terrestre.

L'Asie lointaine

L'Orient fut le théâtre des exploits d'Alexandre. De la Syrie à l'Arachosie, les Séleucides n'ont pu garder intactes ses conquêtes d'autant que les Parthes installent progressivement leur pouvoir sur l'Iran et la Babylonie, créant un écran entre Rome et l'Asie. La Characène forme le cœur du petit royaume de Mésène, fondé par Hyspaosinès après la chute des Séleucides ; ce royaume gravite dans l'orbite de l'empire parthe, mais il est indépendant et jouit d'une grande activité économique. Un écrivain, Isidore de Charax, originaire de ce royaume, appartient à l'entourage d'Auguste. Il décrit au début du I^{er} s les communications depuis Antioche jusqu'à l'Inde. L'énumération des étapes montre qu'un commerce existe entre la Chine et le Levant par des voies de terre mais qu'il resta modeste jusqu'aux Flaviens. La soie en est le principal objet, attribué aux Sères « les Sères sont célèbres par la laine de leurs forêts. Ils détachent le duvet blanc des feuilles en l'arrosant d'eau...²³ En l'absence d'une langue commune, les échanges s'effectuent « à la muette ». Une autre production de qualité provient de chez eux : le fer (Pline, 34, 145). La description physique que fait des Sères le Naturaliste invite à y voir une population du Sin Kiang plutôt que de la Chine. Le grand commerce caravanier se développe un peu plus tard, favorisé par la paix entre Parthes et Romains de 63 à 113. En 53 av. J.-C. Crassus semble ébloui par les enseignes parthes qui brillent, sans doute de la soie, connue mais peu fréquente, alors qu'à l'époque de Pline, son commerce participerait à l'hémorragie que représente le déficit du commerce extérieur romain : « c'est 100 millions de sesterces par an que l'Inde, les Sères et cette péninsule [l'Arabie] nous soustraient » (Pline, XII, 84). Pourtant on ne peut parler de « route de la soie » *stricto sensu*. Il faut imaginer plusieurs itinéraires, fréquentés de façon variable en fonction des époques et effectués par des marchands d'origine différente, et non par une seule caravane.

La première mention véritable de la Chine se trouve dans le « Périple en mer Érythrée » qui évoque « le pays de Thin ». Il date des années 40-70 ap. J.-C. Il décrit les ports depuis la mer Rouge jusqu'en Inde en passant par le golfe Persique avec la description de l'océan Indien. Les ports en Inde sont, du nord au sud, Barbaricum au débouché de l'Indus, Barygaza et Bakarê tout à fait au sud. Ces trois ports se trouvent au point d'aboutissement de voies terrestres ou fluviales ou pour Bakarê, sans doute maritime qui trouverait son origine dans le delta du Gange via le golfe du Bengale.

En deçà de ces points de contacts extrêmes, les conquêtes ont permis de préciser certains points : l'identification des sources de l'Ister, notre Danube (Strabon, VII, 3, 13) et des mises au point géographiques en Arménie lors de l'expédition de Corbulon en Arménie (Pline, V, 83). Une distorsion apparaît entre le monde connu de l'époque et le monde dominé par Rome (*RG*, 1), entre la réalité et l'idéologie. Auguste aurait d'autre part conseillé à Tibère de garder l'empire dans ses frontières actuelles (Tacite, *Annales*, 1, 11, 8). Exacte ou inventée, la formule appelle deux remarques : elle exprime la prise de conscience que Rome doit s'adapter à ses moyens en contradiction avec le souhait d'universalité. Océan, Elbe, Rhin, Danube,

²³ Pline, VI, 54. Il en trace le portrait : « ils dépassaient la taille ordinaire, ils avaient les cheveux rouges et les yeux bleus, la voix horrible et ne parlaient pas aux étrangers » Pline, VI, 88.

Alpes... l'aperçu géographique peut nous donner l'impression que les Romains cherchent à se doter de « frontières naturelles ». L'idée relèverait davantage de nos propres conceptions ; il n'en est pas moins vrai que l'empire a cherché à protéger ses limites. La notion de *limes* se développe, non pas comme une ligne nette et infranchissable mais comme un espace plus ou moins large, permettant la circulation des personnes et des marchandises, en permettant aussi leur contrôle (Whittaker 1989).

Un monde décrit : géographie et chorographie

On oppose communément la géographie des Grecs, censée être scientifique, spéculative, à la géographie purement descriptive des Romains, « géographie de comptable », aux finalités purement pratiques, qui s'accorderait particulièrement bien avec le régime et sa volonté de maîtriser l'espace²⁴. Le tableau mérite d'être nuancé. Rappelons tout d'abord que les ouvrages de géographie grecque ne nous sont parvenus qu'à travers des sources de l'époque impériale et que les traités de géographie en langue latine apparaissent effectivement avec la constitution de l'empire. Les conquêtes développent probablement le goût pour une géographie curieuse des pays et de leurs habitants. Les récits de batailles, les triomphes, les tableaux peints et commentés ont contribué à diffuser le goût pour ce que Cicéron nomme encore *l'obscurior scientia* (Cicéron, *Or.*, 1.59) et sans doute en élargir le public. Liés à l'impérialisme, les « mémoires » qui peuvent être rédigés en ces occasions : Varron, en 77 av. J.-C., en aurait écrit un après avoir accompagné Pompée lors de la guerre d'Espagne. Le général, en 66, emmène avec lui en Orient son ami Théophile de Mytilène qui rapporte une description des contrées soumises²⁵. Ce goût pour la géographie liée aux manifestations du pouvoir contribue à lui donner une certaine coloration. Les informations arrivent très nombreuses à Rome mais de façon fragmentaire, et surtout d'origine militaire. Il manque encore les ouvrages de synthèse.

Cicéron, en 60 av. J.-C., aurait caressé le projet d'écrire une *geographia* mais il y renonce. Varron, semble-t-il, aurait rédigé, outre le traité mentionné ci-dessus, des ouvrages de géographie dont on ne connaît à peu près rien. La liste de ses œuvres établie par saint Jérôme, n'en fait pas mention. Il aurait existé un ouvrage « sur les estuaires », partie sans doute d'un ouvrage plus large *De ora maritima*²⁶ (« sur le littoral maritime») ainsi qu'un *De geometria*, en fait un ouvrage sur la description de la terre et ses mesures.

Les véritables ouvrages de géographie, dont on a conservé davantage de traces commencent véritablement avec l'Empire. L'œuvre géographique d'Agrippa pose de nombreux problèmes car elle n'est connue que par 31 fragments identifiés par la mention de son nom et disséminés dans les livres III à VI (surtout III et IV) de l'*Histoire Naturelle* de Pline. Il n'est pas possible ici d'évoquer toutes les

24 Ce lieu commun est déjà exprimé dans *Éneïde* VI, 780 « aux Grecs de décrire et de connaître le monde, aux Romains de le conquérir et le gouverner ».

25 La tradition perdue. On peut citer Caius César, qui fut accompagné, lors de son expédition en Arabie, par Juba II et Isidore de Charax.

26 Cet ouvrage a été considéré par A. Klotz, *Quaestiones Plinianae geographicae*, Berlin, 1906 et par D. Detlefsen, "Vermutungen über Varros Schrift *De ora maritima*", *Hermes*, XXI, 1886, p. 240-265.

difficultés que posent ces fragments (la longueur de la citation sous le nom, les emprunts sans la citation du nom, le fait qu'Agrippa reproduise déjà un texte plus ancien). Retenons simplement qu'il aurait écrit non seulement une série de notes préparatoires à l'établissement d'une carte²⁷ mais un texte structuré, avec une pensée et une expression organisées, avec sans doute des débats, des calculs (Arnaud, 2009, p. 69, infra p.). Comme nous le verrons pour ses successeurs, le nombre de ses sources de première main est limité à Polybe et Varron. Il utilise aussi les documents administratifs à sa disposition ainsi que des listes d'étapes côtières. Il apparaît que « son » monde est formé de grands ensembles régionaux organisés selon les points cardinaux à la manière des sphragides d'Erastosthène et mesurés en milles romains. Figureraient aussi des listes de villes, de peuples etc. Le monde qui s'ébauche chez lui est le monde connu, décrit et non le monde possible des Grecs où se trouve même ce que l'on ne connaît pas. L'ouvrage ne brillerait pas par son allure mais par sa fiabilité. Le monde ne se contente plus d'être une hypothèse, il est maîtrisé par un assemblage de mesures fiables. Il n'est pas étonnant de ne pas voir son nom figurer dans les sources du livre II de Pline, livre traitant de la place du monde dans le contexte plus large des théories cosmologiques, climatiques. Agrippa doit-il être identifié au « Chorographe » mentionné par Strabon ? Il est impossible de le confirmer. Ce chorographe est peut être un vulgarisateur anonyme qui aurait servi de source à Agrippa à moins que les deux auteurs n'aient eu recours à la même source.

Les caractéristiques de la « géographie romaine » apparaissent vraiment avec Strabon, Pomponius Mela et Pline l'Ancien : un Italien, deux provinciaux au service de la gloire de Rome et de son empire.

La date de naissance de Strabon n'est pas fixée avec certitude. Les éléments de datation reposent sur des allusions éparses dans son œuvre. Acceptons la plus généralement admise : l'hiver 64-63 av. J.-C. Il appartient à une grande famille d'Amasée du Pont (Turquie actuelle), qui a fourni nombre d'hommes influents. Grec d'Orient, métissé de Pontique, il reçoit une éducation aristocratique, l'enseignement de maîtres célèbres : Aristodème, futur précepteur des enfants de Pompée, Tyrannion, un grammairien qui donna quelques leçons au neveu de Cicéron, et le péripatéticien Xénarque. Il vient à Rome sans doute vers 44 av. J.-C. pour la première fois ; il est donc témoin des luttes de la fin du I^{er} s. av. J.-C. Historien à l'origine, il aurait rédigé un traité en 47 livres. Il nous est connu paradoxalement par sa *Géographie* en 17 livres dont on ignore les dates de rédaction et de publication. Les deux premiers livres exposent les grands lignes de la géographie générale ; les autres décrivent le monde habité, en commençant par l'Europe (en partant de l'Espagne, livres III à X), puis l'Asie (livres XI à XVII, 1-2) enfin la Libye entendue au sens de l'Afrique, partie du monde habité (XVII, 3, 1).

On ignore à peu près tout de Pomponius Mela. Il est originaire de Tingentera en Bétique (II, 96), petite ville située non loin d'Algésiras. On a voulu en faire un parent de la famille de Sénèque mais ce n'est qu'une hypothèse fragile. Ses dates de naissance et de décès sont inconnues ; une allusion (III, 49) à un grand prince qui va célébrer son triomphe après une victoire sur la Bretagne (la Grande-

²⁷ H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, II, Paris, 1956, p. 104-105. K.G Sallmann, *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro, Versuch einer Quellenanalyse*, Berlin-New-York, 1971.

Bretagne) laisse à penser qu'il écrit plutôt sous Claude que sous Caligula. Nous ignorons tout de ses études, de sa formation. Son seul ouvrage connu *De chorographia* ou *Cosmographia* ou *De situ orbis* représente la première description géographique du monde en langue latine en trois livres. Après de très brefs aperçus de géographie générale : l'Univers, la terre et ses trois continents (I, 3-23) il entreprend sous la forme d'un périple, une description plus détaillée des côtes de la Méditerranée et des régions qui les bordent pour finir par les îles. Puis Mela décrit les côtes océaniques et les régions riveraines (livre III).

Plinie l'Ancien est né entre le 25 août 23 et le 24 août 24, dans le municipes de Côme, à l'extrémité du Lacus Larius. Il a pu plaider avant de commencer sa carrière militaire par les *tres militiae* en tant que jeune chevalier. Sa carrière est difficile à reconstituer dans le détail. Il est allé en Germanie, vers 47, puis en 50-51, peut-être jusqu'en 57/58. Il disparaît ensuite pour nous de la scène administrative jusqu'en 70. En revanche, cette période est féconde pour son activité littéraire : il termine la *Guerre de Germanie*²⁸, trois livres sur la formation de l'orateur ; vers la fin du règne de Néron, les huit livres des *Problèmes de grammaire*. L'avènement de Vespasien arrache Plinie à sa retraite studieuse. Ce serait alors une période d'exercice de procuratèles : en Tarraconaise, et peut-être en Belgique, Afrique²⁹, Narbonnaise. Il est à Rome ensuite dans un poste qui le met en relation avec l'empereur « chaque matin » : le bureau des suppliques ? Il termine sa carrière et sa vie comme préfet de la flotte de Misène. Il dédie en 77 l'*Histoire Naturelle* en 37 volumes à Titus, fils de Vespasien, associé au pouvoir depuis 71. Mais il a, à cette date, rédigé aussi 31 volumes d'histoire contemporaine terminés « depuis longtemps ». Seule l'*Histoire Naturelle*, véritable encyclopédie, nous est parvenue (Naas, 2002). Les livres II à VI sont consacrés à la géographie : le livre II à la géographie générale, les suivants à la géographie régionale.

Tous trois entretiennent des liens avec Rome et deux d'entre eux se sont ralliés à l'empire à la fois pour des raisons politiques et réalistes, mais aussi par conviction philosophique, l'idéal stoïcien qui imprègne leur formation prône l'harmonie du monde et de ses parties. Leurs descriptions sont en partie fondées sur « l'autopsie », c'est-à-dire l'expérience qu'ils ont pu acquérir lors de leurs différents et nombreux voyages, soit directement soit en collectant des témoignages oraux qui apparaissent sous la forme « on raconte..., on dit..., l'opinion commune... » validant une forme de consensus. Ils privilégient les sources autorisées : ceux qui détiennent une autorité politique (roi, empereur) ou administrative (chevaliers). Cependant l'essentiel de leurs connaissances repose sur des sources livresques, ce qui n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes. Pomponius Mela ne cite jamais les siennes. Seul un lecteur familier des sources antérieures reconnaît les passages empruntés. Strabon et Plinie ne font pas mystère de leurs emprunts : il est d'ailleurs d'un usage normal de se fonder sur les auteurs antérieurs³⁰. On expose d'abord les théories précédentes réputées infaillibles, puis l'auteur corrige, apporte de nouveaux éléments et finit par proposer une nouvelle vérité. On choisit donc les auteurs dignes de confiance : Homère, Eratosthène,

28 Source importante pour Tacite, *Annales*, I, 69.

29 Nous pensons que cette procuratèle a pu être exercée au début du règne de Néron. Voir notre thèse non publiée.

30 Plinie, I, 23 : « c'est vraiment le fait d'une âme servile et d'un esprit stérile d'aimer mieux être pris en flagrant délit de vol que de restituer un emprunt d'autant plus que l'intérêt finit par faire capital ».

Posidonius, Polybe, Cratès³¹. Pline cite ses sources en tête de ses volumes. Si Pomponius Mela y figure, Strabon en est absent³². Il lui arrive de citer ses sources dans le corps du texte mais, semble-t-il, quand il doute, pour s'abriter derrière l'autorité supposée de son devancier. En pratique, il y a loin des principes à la réalité. Beaucoup d'ouvrages cités ne lui sont connus que par des intermédiaires. Le problème des sources a fait l'objet d'une sorte de discipline à part entière « la Quellenforschung » qui passionnent nombre d'érudits. Les sources de première main sont peu nombreuses même si Pline manifeste un souci de modernité dans ses choix.

Ce sont des œuvres qui sont clairement destinées à être diffusées. Pour quel public ? Strabon expose un système cohérent. Il déclare vouloir servir par son œuvre le citoyen actif et le peuple (Strabon, 1, 1, 22), public cependant restreint au « citoyen éclairé » (1, 1, 13), celui « qui a suivi le cycle des études habituelles aux hommes bien nés et aux philosophes » (1, 1, 22). Dans ce groupe, il vise plus particulièrement les chefs de gouvernement (1, 1, 1). La géographie a valeur d'exemple. Elle poursuit la tradition des récits de voyage (Ulysse) comme méthode d'enrichissement personnel, de façon livresque lorsqu'on ne peut se déplacer. La géographie est la connaissance du monde habité que l'on ne peut négliger puisqu'on y vit, ce monde qui est la scène de nos actions. L'intérêt le plus immédiat est la connaissance des régions pour bien les gouverner, éviter les phénomènes de guérilla (1, 1, 17), mais la géographie facilite aussi les conquêtes : elle permet de circuler sans erreur dans les pays, de dresser les embuscades aux endroits propices, d'installer les camps aux endroits stratégiques³³. Et à grande scène, grandes actions... D'où la nécessité de conquérir le monde habité (1, 1, 15) pour parvenir à la communauté stoïcienne. Les intérêts mercantiles ne sont pas ignorés « *notre intérêt aussi nous pousse vers les régions avec qui relations et commerce sont à notre portée, c'est-à-dire vers tous les pays habités* » (II, 5, 18). Par ce biais, on passe très vite au domaine de la réflexion théorique et philosophique : l'observation de la terre est inséparable de celle du ciel : « *oui, c'est affaire de philosophie, si jamais science le fut, que la science géographique, objet de notre étude* ». La géographie de Strabon est élitiste.

Pomponius Mela est moins ambitieux : il vise à instruire mais surtout à distraire (Pomp. Mela, I, discours préliminaires ; 1, 5-6) par une sèche nomenclature des peuples et des pays avec ce qu'ils ont de remarquable : les curiosités naturelles (fleuves, montagnes, ressources), les mœurs des hommes, surtout si elles sont différentes des normes gréco-romaines (I, 8 ; III, 9), les villes, les animaux fabuleux, les fables, avec un goût prononcé pour ces dernières, volontiers appelées *mirabilia*, nos « merveilles ». Pline destine son œuvre à « l'humble vulgaire, à la foule des cultivateurs et des artisans, enfin à occuper des loisirs studieux mais il laisse à l'Empereur le soin de juger ! Il écrit par souci scientifique d'émulation : il veut rivaliser avec ses prédécesseurs et susciter le même mouvement de la part des jeunes. Il a bien conscience d'écrire un ouvrage encyclopédique qui n'intéresse pas tout le monde, mais une table des matières commode permettra à chacun de puiser selon ses besoins. Il est clair aussi qu'il s'agit de glorifier la puissance romaine.

31 Strabon, I, 1, 1 ; I, 2, 1 ; I, 3, 4 ; Pline, I, 17 : « cent auteurs de choix ».

32 Athénée est semble-t-il un des premiers à le citer.

33 Yves Lacoste reprendra l'idée avec « La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre » (Maspéro, 1976)

La géographie à l'époque impériale

Les œuvres de ces trois auteurs permettent de dégager les caractéristiques de la géographie romaine qui s'est constituée au gré des conquêtes et qui se met en place à la fin de la République et au début de l'Empire.

Il s'agit d'abord d'œuvres de compilation, figées dans le respect des grands ancêtres. Malgré le souci affirmé d'actualité, elles véhiculent des images démodées et erronées du monde, allant jusqu'à juxtaposer des données contradictoires.

La géographie se veut pratique et attrayante, descriptive, refusant les grands débats cosmologiques : il n'est pas sûr que Pomponius Mela admette la sphéricité de la terre. La chorographie prend la place de la géographie. Les régions décrites par priorité sont les plus proches et les mieux connues, puis le monde habité « *point n'est besoin de se soucier des régions situées en dehors* ». Nous sommes loin de l'intention qui voulait fonder la connaissance de la terre sur une connaissance générale de l'Univers et des lois qui le régissent en réclamant au lecteur un minimum de connaissances scientifiques ! (Strabon, I, 1, 5 ; II, 1, 4). Elle privilégie le merveilleux car la Nature est toute puissante.

Pour autant est-elle une géographie impériale ? Est-elle au service d'un pouvoir qui cherche à maîtriser l'espace et les hommes ? (Nicolet, 1988). Elle réalise certes « l'inventaire du monde » mais sans présenter un monde unique, officiel. Par fidélité à la tradition, elle ne peut réaliser la synthèse des trop nombreuses et nouvelles données accumulées par l'Empire et en donne donc une multitude de représentations.

Un monde mesuré et représenté

Une des caractéristiques de la géographie de l'époque impériale est l'importance des données chiffrées ; les mesures apparaissent comme une preuve de maîtrise et de sérieux et présentent le monde non comme une hypothèse mais comme une construction digne de crédit. Les données terrestres concernent surtout les distances, les positions des lieux mais sont tributaires de leurs sources : les itinéraires ou les documents administratifs.

La détermination d'un lieu la plus précise se fait par l'indication de la longitude et de la latitude. Or le calcul de la longitude présente des difficultés, aussi les mesures sont-elles peu précises. La latitude, elle, peut être déterminée par différents procédés évoqués par Pline et Strabon. Le gnomon, simple bâton fiché en terre verticalement dessine au sol une ombre lorsque le soleil brille. L'angle qui mesure la hauteur du soleil permet le calcul de la latitude car le jour de l'équinoxe, il est le complément de la latitude : si l'angle formé par l'ombre est de 31° , la latitude du lieu sera de 59° . Un autre procédé précis est purement astronomique : la déclinaison d'une étoile quand elle est connue. Les Anciens ont aussi remarqué que la durée des jours et des nuits varie selon la saison et du Nord au Sud : dans l'hémisphère nord en hiver, les jours sont de plus en plus courts au fur et à mesure que l'on s'approche du pôle. La situation est alors inverse dans l'hémisphère sud qui n'intéresse guère les géographes. Par exemple à Alexandrie, le jour le plus long est de 14h, le plus court de 10h. Le parallèle qui porte cette ville caractérise cette latitude où sont donc situés tous les lieux où le jour le plus long est de 14h. La détermination d'un lieu peut se faire aussi par rapport à un autre lieu connu : Alexandrie est à 21 800 stades de l'équateur. Il existe enfin des déterminations

encore plus incertaines : l'indication des distances en journées de marche. Cette méthode a été utilisée par les armées dans lesquels figuraient les bématises, les compteurs de pas. La journée de marche n'est donc qu'une estimation approximative de 20 milles, 30 km environ.

Les distances chiffrées sont moins nombreuses pour les secteurs occidental et septentrional. Les secteurs méditerranéen et oriental sont mieux connus. Les mesures sont exprimées en stades chez Strabon, en stades et en milles romains chez les auteurs latins. Pline nous donne la conversion : un stade équivaut à 125 pas, ou 625 pieds soit 185 m (II, 85 ; XII, 53) ; le mille romain vaut 8 stades (II, 247). Le problème est en fait plus complexe car la valeur du stade n'est pas la même partout (stade attique, stade eubéen) et chez tous les auteurs (le stade de Polybe est de 600 pieds, 177,7 m). Le stade d'Erathosthène lui-même est discuté : entre 140,8 m et 168 m !! Les données en milles n'émanent pas forcément d'une source latine : elles peuvent n'être que des mesures grecques converties. Les distances maritimes sont souvent réductibles à des chiffres en stades égaux à des multiples de la journée de navigation des Grecs (Arnaud, 2005).

La représentation du monde est celle d'une sphère divisée en quatre terres par deux océans qui se coupent perpendiculairement. L'oikouménè n'est que l'une de ces parties. La « largeur » du monde habitée connue est évaluée à 5462 milles des rives de l'Océan Ethiopien à Thulé, soit 43 696 stades, c'est à dire le 1/6^{ème} de la circonférence de la terre. Quant à sa « longueur », de l'Inde à Gadès, elle oscille entre 8578 milles et 9818 selon les auteurs, soit entre 68624 et 78 544 stades. Le monde connu forme donc un rectangle dont le grand côté est presque le double du petit, reflétant bien la disproportion des connaissances. Son « parallèle fondamental » est celui que Strabon appelle indifféremment « parallèle de Rhodes, d'Athènes ou de Rhodes et Athènes » (le *diaphragma* de Dicéarque) ; il correspond au 36° de latitude N. et admet par commodité une erreur de 400 stades. Son correspondant, le méridien d'origine le coupe à Rhodes ; il s'identifie au cours du Nil et du Borysthène (Dniepr ?). La masse des terres est bornée par un même Océan que l'on gagne par le détroit de Gibraltar ou la mer Rouge. Les rivages océaniques sont rectilignes ou légèrement courbés, à part l'anfractuosité de la mer Caspienne au N, de la mer Rouge et du golfe Persique au sud. Les trois continents, les ensembles régionaux sont des masses aux allures géométriques (Desanges, 1978).

Le monde représenté en images

Les victoires se sont accompagnées d'une mise en scène pour pérenniser la gloire des triomphateurs et de leur famille. Les *gentes* ont accaparé l'espace public au moyen de statues triomphales (Pline, 34, 23 et 43), de peintures à caractère commémoratif dans les temples (Tite Live, 24, 16, 19), dans la *Curia Hostilia* (Pline, 35, 22) ou au *forum* comme Hostilius Mancinus, en 146 av. J.-C., qui, n'ayant pu triompher, expose « une peinture reproduisant le plan de la cité et les phases du siège, et il restait à côté et expliquait chaque détail à la foule des spectateurs ».

Aucune trace matérielle n'a été conservée de ces tableaux. Le genre est progressivement remplacé par l'exposition des œuvres d'art prises dans les butins que les Romains avaient déjà pu voir lors des cortèges triomphaux.

La cérémonie du triomphe est l'occasion d'offrir au peuple resté à Rome les images des pays conquis. Pline (V, 36-37) évoque la *pompé* (cortège) du triomphe

de Cornelius Balbus : « *lui-même a mené en triomphe les noms et les images (simulacra) de peuples et de villes tous différents [...] le fleuve Nathabur... Dasibari... le mont Giri précédé d'un écriteau disant qu'il produisait des pierres précieuses* ».

Grâce aux représentations qui en conservent le souvenir, on peut se faire une idée de ces tableaux. C'est le cas d'un bas-relief du temple d'Apollon Sosien (Bianchi-Bandinelli, 1969). On y voit la préparation du cortège, un trophée érigé sur un brancard prêt à partir, au pied duquel sont assis tête basse, les vaincus dont les images stéréotypées se constituent progressivement : les cheveux longs des Gaulois, les pantalons bouffant des Perses etc. Plus précis sont les bas-reliefs commémorant le triomphe de Vespasien et de Titus en juin 71, dans la guerre de Judée, sur l'arc de triomphe élevé postérieurement à septembre 81 par Domitien. Le chandelier à 7 branches (la menorah), une table d'apparat en or, des trompettes d'argent sont portées sur des *fercula* (brancards)³⁴. Sur l'entablement, un vieil homme allongé figure le Jourdain. Des panneaux (*tituli*) au-dessus des têtes des porteurs devaient comporter des inscriptions ou des schémas tel que l'indique Pline. Le triomphe se veut « une véritable leçon de géographie » (C. Nicolet, 1988) montrant au peuple romain le cadre et les richesses des pays conquis. Il permet d'exposer au peuple et au Sénat restés à Rome ce qu'a été la guerre : « *L'art et la magnificence de ces tableaux donnaient à ceux qui n'avaient pas vu ces événements l'impression d'y assister* »³⁵.

Le monde représenté par les cartes

Dans la région VII, à l'est de la *via Lata*, s'étend le *campus Agrippae* lieu de promenade avec parcs et jardins, bordé au sud par la *porticus Vipsania*. D'après le témoignage de Pline, il aurait abrité une carte du monde :

« *Mais un homme comme Agrippa, qui fit preuve d'une telle exactitude et aussi d'un tel soin dans l'accomplissement de sa tâche, quand il s'appretait à offrir le monde entier aux regards du monde [ou de la Ville], qui peut croire qu'il se soit trompé, et que ce soit trompé avec lui le divin Auguste ? Car ce dernier acheva le portique qui abritait le tableau en question et qui avait été commencé par la sœur de M. Agrippa en s'inspirant des projets et des notes de celui-ci* »³⁶.

Les spécialistes s'accordent maintenant sur l'existence de cette carte (Arnaud, 2009) mais nous ignorons tout de son aspect. Cette carte était-elle peinte sur un mur ou était-ce un tableau accroché tels ceux dont les Romains avaient l'habitude d'user ? Nous ne pouvons préciser ni le système de projection, ni l'échelle, ni l'orientation (Nicolet, 1988). Nous ignorons également comment était représentée la capitale. Était-ce déjà une femme assise en majesté et couronnée, portant le glaive et le globe ? Était-elle au centre ? dans un cercle ? Le Tibre, le port d'Ostie figuraient-ils à l'image de la Rome représentée sur la Table de Peutinger ? Poser la question risque d'induire l'idée d'une filiation entre la Carte d'Agrippa et la Table de Peutinger. Elle aurait décrit l'*orbis terrarum*, la terre entière. Les *Commentarii* d'Agrippa, les "commentaires", confirment que non seulement les provinces romaines étaient dessinées mais aussi la Mer Caspienne, l'Arménie, l'Inde, la Médie, la Perse, la Mésopotamie etc. Ils permettent de penser que dans son tracé,

³⁴ Flavius Josèphe, ref ???

³⁵ Flavius Josèphe

³⁶ Pline, *HN*, 3, 17 et 6, 139. Pline, *Histoire Naturelle*, livre 3, texte établi, traduit et commenté par H. Zehnacker, CUF, Paris, 1998

elle ressemblait davantage à celle d'Eratosthène qu'à un « Itinéraire » mais nous ne pouvons préciser davantage.

Après la description de cette carte, une autre question concerne la phrase « *cum orbem terrarum orbi spectandum propositurus esset* »... « offrir le monde entier aux regards du monde »³⁷. La phrase ne se comprend que si l'on admet que le monde se retrouve à Rome, que Rome résume le monde romain. Ne peut-on penser qu'il faudrait corriger *orbi* par *urbi* ? « offrir le monde entier à la Ville » ? Certes, on a toujours scrupule à corriger un texte lorsque les manuscrits sont unanimes mais le sens serait plus frappant et correspondrait bien à la fortune à cette époque de la *iunctura orbis et urbis*³⁸.

Une autre carte est explicitement citée par Pline : celle de l'Éthiopie « récemment remise à Néron »³⁹. Elle ne paraît pas destinée à la publicité mais à l'usage de l'empereur et de l'administration romaine sans doute. Nous n'en connaissons rien sinon qu'elle devait comporter l'indication des distances, l'emplacement des villes et des symboles signifiant les aires des ressources végétales et animales⁴⁰. A moins de considérer qu'il existait un rapport écrit et une carte.

Conclusion

Un monde plus vaste, mieux connu, avec de nombreuses richesses certes, mais dans lequel la première place revient à l'Italie : « *dans tout le monde, partout où s'étend la voûte céleste, la contrée qui est entre toute la plus parée des avantages qui méritent la première place, c'est l'Italie, reine et seconde mère de l'Univers* » (Pline, 37, 201) et à Rome naturellement, où Auguste fait placer l'inscription des *Res Gestae* devant son mausolée et la carte du monde sous la *porticus Vipsania* au Champ de Mars.

37 H. Zehnacker, Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, livre 3, texte établi, traduit et commenté par H. Zehnacker, CUF, Paris, 1998, apparat critique, p. 42 et commentaire p.133 en s'appuyant sur l'unanimité de la tradition manuscrite ne veut pas corriger *orbi* en *urbi* et conserve *cum orbem terrarum orbi spectandum propositurus esset*. P. Arnaud n'évoque pas la question et accepte *orbis*

38 E. Breguet, art. cit., p. 147-148 ; sur l'opposition *urbis* et *orbis* Nicolet, 1988, p. 126. A. Mastino, « Orbis, kosmos, oikouménè : aspetti spaziali dell'idea di impero universale, da Augusto a Teodosio », in *Atti del III seminario intern. di studi storici : Da Roma alla Terza Roma*, 21-23 ap. 1983, Univ. degli studi di Roma "La Sapienza", Documenti e Studi III, Rome, 1983, p. 63-162.

39 Pline, HN, XII, 19

40 voir p.

BIBLIOGRAPHIE

Sources grecques

Strabon, *Géographie*, éd. Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, Paris. Texte latin, traduction et commentaires par divers auteurs depuis 1966. Le tome I¹ comprend les livres I et II ; le tome I² les livres III et IV, Espagne, Gaule, Bretagne ; le tome III les livres V et VI (Italie, Sicile). Tome IV livre VII, (Europe centrale et Balkans) ; Tome V livre VIII (nord de l'Europe, Épire, Macédoine, Thrace) ; tome VI, livre IX (Grèce) ; tome VII (livre X Grèce) ; tome VIII (livre XI, Caucase, Asie intérieure, Médie, Arménie ; tome IX (XII Asie Mineure) ; tome XV livre XVII, 3, 1-25 l'Afrique.

The Geography of Strabo, traduction anglaise d'Horace Leonard Jones et l'apport de John Robert Sitlington Sterrett, The Loeb classical library, London, W. Heinemann ; Cambridge (Mass.), Harvard university press, 1959-1961, 8 vol.

Sources latines

Pomponius Mela, *Chorographie*, Texte établi, traduit et annoté par A. Silberman, éd. Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, Paris, 1988.

Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, éd. Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, Paris. Texte latin, traduction et commentaires par divers auteurs de 35 volumes. (Le livre IV et une partie du livre VI ne sont pas publiés).

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, texte traduit, préfacé et annoté par Stéphane Schmitt, collection Bibliothèque de la Pléiade (n°593), Gallimard, Paris, 2013.

<http://www.franceculture.fr/emission-la-marche-des-sciences-la-modernite-de-pline-l%E2%80%99ancien-2014-01-16>

ARNAUD Pascal et COUNILLON P. (édd.), *Geographica Historica : L'utilisation des géographes anciens par l'historien de l'Antiquité*, Bordeaux-Nice, Ausonius Études, 1998, p. 201-224.

ARNAUD Pascal, *Les routes de la navigation antique. Itinéraires en Méditerranée*, Errance, Paris, 2005.

ARNAUD Pascal, « Texte et carte de Marcus Agrippa. Historiographie et données textuelles », *Geographia antiqua*, 14, 2009, p. 45-97.

AUJAC Germaine, *Strabon et la science de son temps*, Paris, 1966.

Autour du Périples de la mer Érythrée, Textes édités par M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles et J.-B. Yon, *Topoi*, Supplément 11, Lyon, 2012.

BIANCHI-BANDINELLI R., *Rome, le centre du pouvoir*, coll. Univers des formes, Paris, Gallimard, 1969

BUGNER Ladislav (dir.), *L'image du Noir dans l'art occidental*, I, Gallimard, 1976.

- DESANGES J., *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VIe siècle av. J.-C. - IVe s. ap. J.-C.)*, EFR, De Boccard, Paris, 1978.
- CRUZ ANDREOTTI Gonzalo, P. Le ROUX, Y.P. MORET (éd), *La invencion da una geografia de la Peninsula Iberica, II, La epoca imperial*, Actas del Coloquio Internacional celebrado en la Casa de Velazquez de Madrid entre el 3 y el 4 de abril de 2006, CEDMA, 2007, p.13-46.
- MOATTI CLAUDE, *La raison de Rome. Naissance de l'esprit critique à la fin de la République (IIe-Ier s. av. J.-C.)*, Seuil, 1997.
- MOLLAT M. et DESANGES J., *Les routes millénaires*, Nathan, Paris, 1988.
- NICOLET C., *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Fayard, 1988.
- RODDAZ J.-M., *Marcus Agrippa*, Paris-Rome, BEFAR, 1984, p. 293.
- WHITTAKER, Ch. R., *Les frontières de l'empire romain*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 390, Les Belles Lettres, Paris, 1989.